

revue de presse
*quand le diable frappe à la
porte*

création | dyptique Offenbach / Schönberg

les 3 baisers du diable

texte **Eugène Mestépès**

musique **Jacques Offenbach**

von heute auf morgen

texte **Max Blonda**

musique **Arnold Schönberg**

direction musicales et transcriptions **Takénori Némoto**

mise en scène **Alma Terasse**

avec l'**Ensemble Musica Nigella**

5 → 13 mars 2021 annulé

création le 11 mars, captation et diffusion libre sur le site de l'Athénée du 5 au 11 avril 2021

grande salle

Revue de presse
quand le diable frappe à la porte

Presse écrite

Le Monde / 23 octobre 2020
Transfuge / mars 2021
Opéra Magazine / mai 2021
Télérama sortir / 7 avril 2021
Classica / avril 2021

Sites web et blogs

Olyrix / 11 mars 2021
Vivace Cantabile / 18 mars 2021
Concertclassic / 30 mars 2021
Télérama / 2 avril 2021
Resmusica / 5 avril 2021
Classique mais pas has been / 2 avril 2021
Wanderersite / 5 avril 2021

Présences presse

mercredi 11 mars 2020

Sophie Bourdais / Télérama
Romaric Gergorin / Classica
Oriane Jeancourt Galignani / Transfuge
Bruno villien / Opéra Magazine
Alain Cochard / Concertclassic
Marie-Claire Caussin / Wanderer
Victoria Okada / Vivace Cantabile
Claire de Castellane / Classique mais pas has been
Charles Arden / Olyrix

Le Monde

Quand le diable fait danser Offenbach et Schoenberg

Annulée au printemps, la 15e édition du festival Musica Nigella crée un séduisant diptyque lyrique.

Par [Marie-Aude Roux](#)

Publié le 23 octobre 2020



Mélanie Boisvert et Antoine Philippot, au Festival Musica Nigella. JEAN-FRANÇOIS TOURNIQUET

Après avoir été mis à la porte au printemps par la pandémie, l'atypique festival Musica Nigella est repassé par la fenêtre à l'automne. Plus que jamais peut-être, la 15^e édition, qui se tient jusqu'au 25 octobre, doit à l'incorrutable enthousiasme de ses deux fondateurs, le musicien Takénori Némoto (compositeur, corniste et chef d'orchestre) et Olivier Carreau, tous deux gentlemans-farmers à leurs heures. En témoigne le jardin japonais qui s'épanouit derrière la grande maison de Tigny-Noyelle, siège du festival, avec son tori rouge, son autel shinto, son plan d'eau et sa maison de thé, tandis que sur un terrain adjacent se dressera bientôt un petit théâtre sur pilotis, destiné à l'accueil de spectacles en plein air.

Pour avoir essaimé dans les cités voisines – château d’Hardelot, chartreuse de Neuville-sous-Montreuil, Musée Opale-Sud de Berck-sur-Mer ou Palais des congrès du Touquet-Paris-Plage –, Musica Nigella ne dédaigne pas se retrouver de temps en temps « à la maison », soit le salon de musique, une ancienne cour pavée recouverte d’une verrière que le maître des lieux a intégrée au sein du bâti. C’est donc confortablement installé dans des fauteuils que le public a assisté, ce 21 octobre, à l’avant-première du diptyque lyrique « Quand le diable frappe à la porte », deux œuvres rares mises en regard par le jeu des correspondances, à savoir *Les Trois baisers du diable*, d’Offenbach, et l’unique opérette de Schoenberg, *Von Heute auf Morgen* (« du jour au lendemain »). Faire valser le roi de la musique légère et le grand prêtre de la modernité, il faut croire que le diable lui-même a inspiré l’iconoclaste directeur artistique du festival, Takénori Némoto, lequel dirige piano et solistes d’une alcôve au fond de la salle. Le Covid-19 a empêché la metteuse en scène, Alma Terrasse, de terminer son travail scénique. De même, la partie orchestrale, transcrite par Takénori Némoto pour cinq interprètes de son Ensemble Musica Nigella, jouant au total douze instruments, n’a pu être répétée. Il faut pour l’heure se contenter du seul piano fédérateur d’Emmanuel Christien (une performance), mais les solistes sont là et le spectacle augure du succès de la version définitive qui sera présentée au Théâtre de l’Athénée, à Paris, du 5 au 13 mars 2021.

Entre dérision et érotisme

Peu de choses rapprochent a priori les deux opéras, créés, pour Offenbach, au Théâtre des Bouffes parisiens en 1857, pour Schoenberg, à l’Opéra de Francfort en 1930. L’histoire de ce damné qui, pour sauver son âme, doit subtiliser trois baisers à une honnête villageoise, après l’avoir séduite par des bijoux, avoir circonvenu son bûcheron de mari puis enlevé leur enfant, a peu de chose à voir avec celle de ce couple lassé qui rentre de soirée et se découvre au bord de la rupture après que le mari, en proie aux fantasmes de l’adultère, aura provoqué chez sa femme une dangereuse déclaration de guerre émancipatrice, laquelle amènera un salutaire retour de flamme au foyer. Presque rien, si ce n’est l’appât d’une parure de bijoux, objet de tentation diabolique pour la faustienne Jeanne d’Offenbach (deux ans avant Gounod et le fameux « Air des bijoux » de Marguerite), attributs du désir pour la femme fatale de Schoenberg. Quant aux maris, ils restent au rayon des naïfs.

Mélanie Boisvert prête son soprano fruité à Jeanne, mais c’est dans Schoenberg que la cantatrice, rompue à la création contemporaine, s’épanouit dans toute sa puissance expressive, entre dérision et érotisme. Gaspard le séducteur trouve en Antoine Philippot un interprète à sa mesure (ce rôle chez Offenbach n’est pas sans rappeler celui de Kaspar dans le *Freischütz* de Weber). Mais, là encore, sa puissance provoque un plébiscite schoenberguien. Si Odile Heimburger, également violoniste, incarne avec fraîcheur Georges le ménétrier avant de se piquer avec rage de modernité et de libertinage, Benoît Rameau campe un Jacques idéal de candeur, puis un suave ténor de parodie. Sous la direction avertie de Takénori Némoto, ces deux heures de musique ont filé à la vitesse de l’éclair – le temps de trois baisers volés par une nuit d’orage amoureux.

Diptyque lyrique « Quand le diable frappe à la porte ». Festival Musica Nigella à Tigny-Noyelle (Pas-de-Calais). Jusqu’au 25 octobre. Tél. : 06-03-74-36-70. Musicanigella.fr

Reprise au Théâtre de l’Athénée, Paris 9^e. Du 5 au 13 mars 2021. Tél. : 01-53-05-19-19. Atheneetheatre.com

Marie-Aude Roux(Tigny-Noyelle (Pas-de-Calais))

TRANSFUGE

le 31 mars 2021

Par Oriane Jeancourt Galignani

Les diaboliques

Le diable hante la scène de l'Athénée.

Voici un spectacle étonnant et vif, *Quand le diable frappe à la porte*, dyptique associant Offenbach et Schönberg sur le thème trouble de la tentation, mis en scène par la talentueuse Alma Terrasse . Une merveille musicale à voir en replay sur le site de l'Athénée du 5 au 11 avril.

Réfléchissons, et essayons de trouver deux compositeurs apparemment plus antagonistes qu'Offenbach et Schönberg. Le premier, génie de l'opérette à la française au XIXème, le second, figure germanique de la modernité dans les années trente, le premier, figure emblématique de « la vie parisienne », le second figure réflexive majeure du dodécaphonique, exilé de l'Allemagne nazie, inspirant à Thomas Mann l'inoubliable « Docteur Faustus ».

Ce sont là les idées reçues sur Offenbach et Schönberg. Mais à voir ce merveilleux dyptique formé par deux pièces lyriques en un acte, à sentir la continuité entre les deux pièces portée impeccablement par les musiciens dirigés par Takénori Némoto et les chanteurs sur scène, il semblerait que cette nature faustienne de l'un, soit peut-être bien partagée par l'autre.

Le mythe de Faust

Ainsi, les *3 baisers du diable*, opéra fantastique créé en 1857 à Paris par Jacques Offenbach se révèle une pièce forte de ses nuances, de ses changements de registre, et d'un univers en clair-obscur. *Les 3 baisers du diable* pourrait s'apparenter au *Faust* de

Gounod, écrit à la même époque, à croire qu'il régnait alors dans le monde lyrique français une attirance partagée pour cet imaginaire imprégné par Goethe.

On se souvient qu'Offenbach est né en Allemagne, et non à Paris et *Les Contes d'Hoffmann* témoigne justement de cette imprégnation du romantisme gothique allemand dans son oeuvre. Ainsi, dans *3 baisers*, sommes-nous dans une bourgade rurale où Gaspard, figure méphistophélique, pour sauver son âme, doit arracher trois baisers à une jeune femme. Mais, les femmes manquent- « Ah si j'étais à Paris ! » se désole-t-il, et il décide, au prix d'un stratagème tout à fait faustien, d'offrir des bijoux à la femme d'un paysan, pour mieux tenter de la violer. Mais celle-ci ne se laisse pas faire...Quatre chanteurs portent cette partition sans trêve, qui voit se succéder chansons champêtres, chansons à boire, et chansons d'amour, qui nécessite comme toujours chez Offenbach un jeu théâtral très marqué tout autant qu'une puissance vocale. Mélanie Boisvert incarne Jeanne, la femme en question, qui joue un jeu ambigu face à Gaspard, Antoine Philippot, baryton méphistophélique. Personnage typique d'Offenbach, Jeanne est une femme intelligente et joueuse, qui passe d'un statut passif au triomphe. La pièce culmine lors d'une longue scène entre les deux chanteurs qui peuvent y dévoiler la profondeur de leurs timbres. Mélanie Boisvert, habituée d'Offenbach, tient fièrement tête à Gaspard qui porte avec force la noirceur de son personnage. Odile Heimbürger, « l'ami », et le jeune ténor Benoît Rameau, Jacques, se révèlent aussi particulièrement à la hauteur, et il est à parier que nous entendrons parler de plus en plus de ce deux-là. Bref, les *3 baisers* offre un condensé saisissant de l'oeuvre d'Offenbach.

Mais si le diable hante la scène de l'Athénée, il n'y remporte la mise, ni chez Offenbach, ni chez Schönberg.

Fantasmagique

Ainsi, dans la deuxième pièce, *Von Heute auf morgen*, le décor est bien étranger aux *3 baisers* : un appartement bourgeois, un couple qui revient d'un dîner en ville, et en arrière-fond, dans l'ombre, une figure de femme sensuelle de cabaret. Cette arrière-fond

fantasmagique de la scène fait le prix de ce qui serait sinon un simple huis clos de chambre à coucher. Antoine Phillipot incarne avec maestria un mari désabusé qui assure à sa femme être las de sa banalité, et désirer une « femme du monde », face à Mélanie Boisvert révélée dans la figure de l'épouse, humiliée, puis se réinventant en une créature séduisante et outrageusement libre, proche de la Loulou d'Alban Berg. C'est le récit de cette métamorphose que mène cette courte pièce lyrique, très parlée, dont on traduirait le titre par « Du jour au lendemain ». En pure création moderne, la pièce ne fait pas apparaître le diable tel quel, mais il s'insinue sur le visage désirant du mari, et surtout dans les figures de l'ombre, femme et homme, dont on se demande même s'ils ne sont pas les créatures inventées par le couple pour peupler la distance creusée entre eux par le quotidien et l'habitude. Ainsi, à la fin, l'épouse leur déclare, « vous n'êtes que de pâles personnages de théâtre ». De quel théâtre nous parle Schönberg ? Du théâtre intérieur d'un désir qui ne sait plus s'il doit se plier à l'instant ou à la constance, un désir qui ne sait plus s'il doit se nourrir de la passante d'aujourd'hui, ou de l'éternelle épouse d'hier. Cette ambivalence du désir, Schönberg la fait vivre par une musique en inquiétude qui accompagne les transformations de l'époux et de la femme, mais ne s'apaise pas. Même à la fin, alors que le couple s'étreint et se jure l'amour, la musique refuse cet apaisement, pour porter le questionnement radical formulé par l'enfant, marionnette sur scène : « qu'est-ce que les gens modernes ? »

Il y a bien sûr une réflexion esthétique au-delà de la quête morale, et de la part de Schönberg, artiste on ne peut plus moderne de son temps, cette question permet de s'interroger sur ce que peut sa musique « du jour au lendemain », de quelle nature, diabolique ou éternelle, elle saura subsister.

Quand le diable frappe à la porte, création I dyptique Offenbach/ Schönberg,
direction musicale Takénori Némoto, avec Mélanie Boisvert, Antoine
Phillipot...Sur le site de l'Athénée du 5 au 12 avril en suivant [ce lien](#).



PARIS
Athénée Théâtre
Louis-Jouvet,
11 mars

Les Trois Baisers du diable Von heute auf morgen

Offenbach/Schoenberg

Benoît Rameau (Jacques, Sänger)	(Jeanne, Ehefrau)
Antoine Philpott (Gaspard, Ehemann)	Marie Roth (L'Enfant, Kind)
Odile Heimbürger (Georges, Freundin)	Takéno Némoto (dm)
Mélanie Boisvert	Alma Terrasse (ms)
	Elsa Eichenrand (d)
	Élisabeth de Sauverzac (c)
	Anne Poitevin (l)

Marier Offenbach (une opérette en français) et Schoenberg (un opéra en allemand) dans un même spectacle, baptisé *Quand le diable frappe à la porte*, il fallait oser ! Ce pari audacieux et non conformiste, Patrice Martinet, le directeur de l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet, a eu raison de le tenter, car la réussite est au rendez-vous. Si les racines des deux musiciens ne sont pas très éloignées – Offenbach est né à Cologne, Schoenberg à Vienne –, leurs œuvres sont on ne peut plus opposées. Mais les deux livrets ont quelque chose en commun : dans un jeune couple, l'épouse est soumise à la tentation, par le diable en personne chez Offenbach, par un chanteur chez Schoenberg. Elle commence par succomber, mais se reprend, non sans avoir mis les points sur les i auprès de son mari. À la fin, c'est la vie conjugale qui l'emporte.

Marier Offenbach et Schoenberg dans un même spectacle, il fallait oser !

Dans *Les Trois Baisers du diable* (Paris, 1857), Offenbach et son librettiste, Eugène Mestépès, tournent en dérision le mythe de Faust. Marguerite s'appelle ici Jeanne. Elle est mariée au bûcheron Jacques, et ils ont un petit garçon. Leur ami Georges (rôle travesti) joue du violon. Le diable, qui se fait appeler Gaspard, demande à Jeanne trois baisers et la comble de cadeaux. Elle cède alors deux fois, mais n'accorde pas le troisième baiser. Gaspard enlève son fils. Aux douze coups de minuit, le violon de Georges donne à Jeanne la force de se refuser, et le diable retourne en enfer.

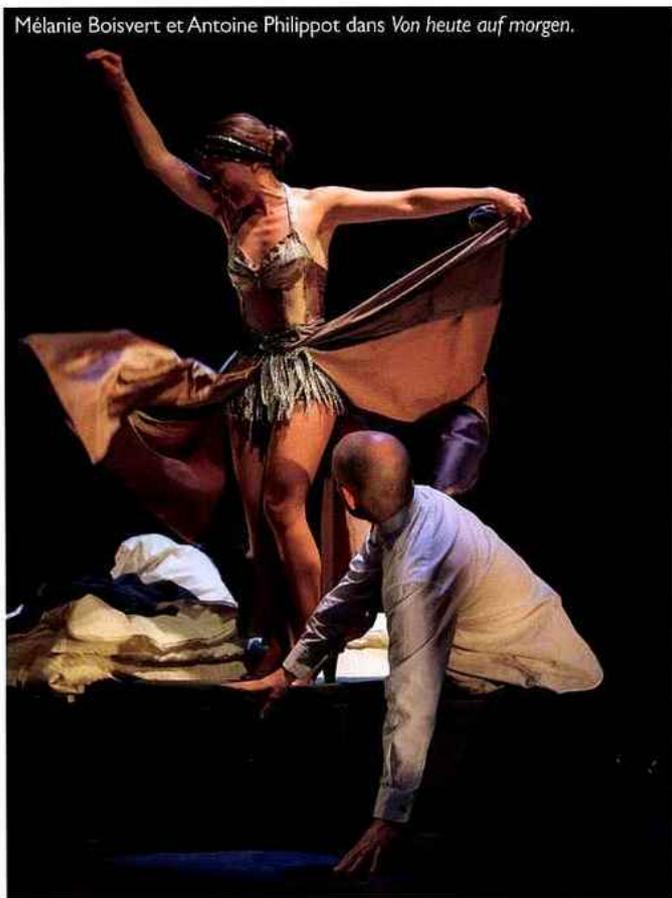
Dans sa mise en scène très vivante, Alma Terrasse a l'intelligence de ne pas forcer le trait : si Jeanne manie le rouet et aime les bijoux, Gaspard, sourcils noirs et barbe de circonstance, se cache sous les oripeaux d'un marchand ambulancier. Offenbach s'amuse à composer des airs et duos fringants : « Ah ! si j'étais à Paris », « Le travail, c'est la tristesse ! Le bon vin, c'est la gaieté ! », etc.

Le baryton Antoine Philpott est un Gaspard sardonique, face au Jacques bon garçon du ténor Benoît Rameau, et au Georges de la soprano Odile Heimbürger. Pour Jeanne, Offenbach a écrit des airs où la chanteuse peut mettre en valeur ses aigus, et Mélanie Boisvert ne s'en prive pas.

Von heute auf morgen a été créé à Francfort, en 1930, sur un livret de Max Blonda (pseudonyme de Gertrud Schoenberg, la seconde épouse du compositeur). Un grand lit occupe la scène, et l'action se déroule en temps réel.

Un homme et son épouse reviennent d'une soirée. La femme n'a pas été indifférente aux avances d'un ténor avantageux, tandis que le mari a été sensible aux charmes de l'amie de son épouse. Une scène de ménage s'ensuit.

Mélanie Boisvert et Antoine Philpott dans *Von heute auf morgen*.



GABRIELLE ALESSANDRINI

Pour reconquérir son homme, la femme se pare de bijoux et d'une robe décolletée. Le mari redécouvre alors sa femme. Quand surgissent les tentateurs, les deux couples se disputent, mais l'amie et le ténor cèdent la place. Le mari et l'épouse se réconcilient. Mélanie Boisvert incarne avec coquetterie l'Épouse qui, de femme au foyer, se métamor-



COMPTES RENDUS

À la scène

phose en vamp. Avec sa perruque rousse digne de Fellini, Odile Heimbürger est l'Amie qui joue le jeu de la séduction. En Mari sûr de lui, Antoine Philippet s'oppose à Benoît Rameau, qui fait du Ténor, fat et ridicule, une composition savoureuse.

L'ensemble instrumental Musica Nigella, composé de cinq musiciens, met en valeur aussi adroitement Offenbach que Schoenberg, sous la direction avisée de Takéno Némoto, qui a également transcrit les partitions pour orchestre réduit.

On ne peut que souhaiter la reprise d'un spectacle aussi original que rondement mené. En l'état, filmé devant quelques invités, il sera diffusé gratuitement sur le site du théâtre, du 29 mars au 11 avril.

BRUNO VILLIEN



Classique

Sélection critique par
Judith Chaine

Quand le diable frappe à la porte

À voir jusqu'au 11 avril sur
athenee-theatre.com (1h57).

KT C'est à un diptyque inattendu que nous invite le Théâtre de l'Athénée : en première partie, une opérette fantastique d'Offenbach, *Les Trois Baisers du diable*, et en seconde partie, *Von Heute auf Morgen*, de Schönberg. Ces deux partitions en un acte, mises en scène par Alma Terrasse, sont transcrites et dirigées par Takenori Nemoto. En solistes, des chanteurs-

acteurs investis nous emmènent en voyage aussi bien dans le Paris de la Belle Époque que dans la Vienne des années 30.

Schoenberg en diable

↑ DES VERSIONS
CHAMBRISTES
RÉUSSIES

Mariar Offenbach à Schoenberg pourrait paraître une incongrue alliance des contraires. Mais des liens souterrains existent entre l'inventeur de l'opéra-bouffe français et le créateur du dodécaphonisme : le mystère de leur identité juive germanique, leur goût pour le cabaret que l'on retrouve dans les textures

mêmes de leurs musiques. Opérette fantastique de 1857, *Les Trois Baisers du Diable* (photo) rejouent l'histoire bien connue de l'homme damné voulant racheter sa liberté au Diable, ici en faisant dire trois fois à une femme mariée qu'elle l'aime. La version pour cinq instruments de Takénori Némoto, lui-même à la baguette, virevolte, avec quelques surprises, comme l'ajout du violon d'*Histoire du soldat* en citation stravinskienne. Mais c'est surtout



E. DE SAUVERZAC

Von heute auf morgen (*Du jour au lendemain*) qui enchante. Cet opéra satirique de Schoenberg sur le conformisme d'un couple découvrant le libertinage réussit à déployer toutes ses couleurs dans une version ultra-chambriste. L'ample baryton Antoine Philippot séduit en mari Gros-Jean comme devant chez Schoen-

berg, mais aussi les sopranos Mélanie Boisvert et Odile Heimburger, ainsi que le ténor Benoît Rameau. La mise en scène boulevardière d'Alma Terrasse est synchronisée avec ces réjouissances iconoclastes. ♦

R.G.

« UNE NUIT, TROIS BAISERS »
D'OFFENBACH ET SCHOENBERG
Paris, Théâtre de l'Athénée, 11 mars

→ À voir en streaming sur le site de l'Athénée.



Quand le diable frappe à la porte de l'Athénée

Le 11/03/2021
Par Ôlyrix

Le Théâtre de l'Athénée enregistre pour une retransmission gratuite en avril un dytique inattendu et inespéré : *Les 3 baisers du diable* (1857) de Jacques Offenbach sur un texte d'Eugène Mestépès et *Du Jour au lendemain* (Von heute auf morgen, 1930) d'Arnold Schönberg sur un texte de Max Blonda :

Deux histoires de mariages presque aussi problématiques que le mariage de ces deux œuvres entre elles, au moins apparemment. Tout ou presque semble en effet opposer les amants de ces deux histoires (entre eux et les uns les autres) et les deux compositeurs : Offenbach le représentant de l'opéra-bouffe du XIXe siècle et Arnold Schoenberg celui de la modernité du XXe siècle. Deux œuvres que tout semble opposer mais qui sont ici réunies par leurs interprétations scéniques et musicales, et qui se rejoignent par leurs morales : tout est tout de même bien qui finit bien pour chacun des deux couples éprouvés, le premier par la jalousie et le second par la fidélité. Les paysans sont mis à l'épreuve pas un amant diabolique (qui doit ravir trois baisers à la rurale ingénue), tandis qu'à l'inverse, le couple moderne de la seconde histoire fait semblant de prendre plaisir à l'infidélité, pour finalement se rendre compte que leur vie est meilleure à deux (et pas davantage).

Si la pandémie a empêché de présenter ce spectacle en public, l'univers du directeur artistique Takénoiri Némoto savait déjà avant les contraintes sanitaires, pour des raisons esthétiques, déployer l'expression lyrique dans un format chambriste, par la poésie des contrastes et du détail (comme c'était le cas la dernière fois à l'Athénée avec le Pierrot lunaire, mariant déjà marionnettes et Schoenberg). Le spectacle s'offre ainsi dans la mise en scène d'Alma Terrasse par des moyens épurés, tristement éloquentes pour ce théâtre vide, les ombres chinoises au plateau et les amants cachés derrière les rideaux translucides -plutôt que dans des placards de boulevard- résonant avec le public absent. L'ensemble correspond certes aux temps de pandémie, mais ne semble le faire qu'incidemment et être motivé avant tout par l'expression

esthétique : celle de l'épave. Un tapis, un tabouret et un rouet suffisent à traduire le conte paysan de la première pièce, un lit (version futon), un plateau à liqueur et un téléphone meublent seuls la seconde pièce. Deux éléments font le lien entre ces deux opus (l'ancien conte populaire et le drame moderne bourgeois) : l'enfant pantin principalement inanimé soulignant le désœuvrement des couples, et la malle aux trésors (richesses de contes de fées et richesses de la société capitaliste unies en une même illusion et dévoilant dans les deux cas le secret de l'intrigue).

L'Ensemble Musica Nigella fait le diable à cinq : un de plus que dans l'expression "faire le diable à quatre" qui signifie faire beaucoup de bruit, alors qu'ici tout est musique, y compris les rythmes folkloriques chez Offenbach et les bruitages domestiques chez Schoenberg. Si les deux œuvres se rejoignent par le diptyque dans la dramaturgie, les partitions restent toutefois extrêmement différentes. Sauf que là encore, le directeur musical Takénoiri Némoto, ayant signé des transcriptions, offre un fil rouge musical et le renforce par sa direction aussi précise qu'élégante. La subtilité et la richesse chambriste sont donc tout autant musicales, sinon davantage encore, s'appuyant principalement sur les phrasés, dynamiques et dans une forme de sonate en trio (amoureux) avec piano, violon et violoncelle échangeant avec flûte et clarinette.

Jouant comme un beau diable, Antoine Philippot incarne l'ensorcelé Gaspard (pour Offenbach) puis le mari (pour Schoenberg) avec une intensité, dynamique puis élégante menant de la campagne à l'appartement en ville. La voix parlée est naturellement celle d'un baryton sonore et projeté, paradoxalement plus mélodieuse que son chant serré et court aux bouts de l'ambitus. À l'inverse de ce jeu chantant, le ténor Benoît Rameau emporte le chant dans le jeu, ses accents marqués et son placement pincé nourrissant l'intensité et des élans projetés.

Jeanne puis la femme sont incarnées par Mélanie Boisvert, dont la voix se distend entre le médium et les aigus pour les phrasés de la première partie. Mais paradoxalement, la partition de Schoenberg lui demandant justement des écarts mélodiques, elle se recentre alors sur les notes et fait elle aussi (comme le mari) une démonstration de travail et de maîtrise solfégique pour cette partition complexe.

Odile Heimburger offre une double prestation, doublement remarquable pour ce diptyque : elle joue d'abord Georges le violoneux, rappelant qu'elle a étudié cet instrument au point de le maîtriser en professionnelle (qualité exceptionnelle pour cette œuvre, puisqu'elle peut ainsi dialoguer avec le violoniste dans la fosse) et chante ensuite l'amie avec des élans aigus maîtrisés.

Encore un couple que ce diable (de virus) n'aura pas abattu, le spectacle sera retransmis en intégralité sur cette page dans le courant du mois d'avril.

Vivace Cantabile

Quand le diable frappe à la porte : inattendu diptyque Offenbach-Schönberg au Théâtre de l'Athénée

Le 18 mars 2021

par [Victoria Okada](#)

<https://vivace-cantabile.com/fr/inattendu-diptyque-offenbach-schonberg-athenee/>

Si le diptyque qu'a concocté **Takénoiri Némoto** et son **Ensemble Musica Nigella** porte un titre générique *Quand le diable frappe à la porte*, ce sont les musiciens et les chanteurs qui nous frappent par l'idée audacieuse d'associer Offenbach et Schönberg. Initialement prévu du 5 au 13 mars au **Théâtre de l'Athénée**, le spectacle a été capté en vidéo au début mars. Deux dates, la répétition générale et la représentation, ont été ouvertes à une trentaine d'invités pour chaque séance. Nous avons assisté à la représentation qui a eu le 11 mars dans l'après-midi.

Transcriptions habiles de Takénoiri Némoto

Ces deux histoires sont construites autour de jeux d'amour ; l'un par intérêt, l'autre par jalousie. Réunies en diptyque, elles présentent chacune un monde, rural et urbain, avec les croyances qui reflètent leur époque.

Takénoiri Némoto, chef d'orchestre et fondateur de l'**Ensemble Musica Nigella**, part de l'idée de concentrer l'essence de *Von Heute auf Morgen*, en rehaussant la couleur. Fin transcripteur, il réécrit la musique de Schönberg pour cinq instrumentistes jouant douze instruments : flûte, piccolo, flûte en sol, clarinette, petite clarinette, clarinette basse, saxophone, violon, alto, violoncelle, piano, harmonium. Cette formation lui permet également, déclare-t-il, de traiter différemment la musique des *Trois baisers du diable* d'Offenbach en lui donnant une sonorité originale et moderne. En effet, sa partition richement colorée ne laisse pas imaginer un seul moment qu'il n'y a que cinq instrumentistes. Les couleurs sont originales comme il l'affirme ; l'écriture efficacement dépouillée permet de mettre en valeur différents timbres, que les musiciens rendent merveilleusement. Espiègle, Némoto insère dans chaque pièce quelques extraits d'autres œuvres, en l'occurrence les parties orchestrales introductive et conclusive de l'« Air des bijoux », extraits de *Faust* de Gounod, ainsi que quelques passages de *L'Histoire du Soldat* de Stravinsky dans Offenbach. Les deux derniers disques de l'Ensemble (Ravel et Chausson) proposent un large aperçu de ses idées et de son talent de réécriture.

La mise en scène et les éléments visuels dans le respect de l'univers et de l'époque

Les costumes d'**Elisabeth de Sauverzac** respectent l'époque de chaque intrigue et le milieu où vivent les personnages. Pour Offenbach, vêtements modestes de paysans du XIX^e siècle et pour Schönberg, la dernière mode des années 1920. L'absence de la transposition temporelle des éléments visuels renforce davantage la modernité de la musique et c'est un pari gagné. La mise en scène d'**Alma Terrasse**, dépourvue de tout « excédent » d'accessoires et d'allusions, est limpide dans l'intention. L'enfant est représenté par un doudou en tissu blanc, et non une poupée réaliste, laissant ainsi les situations dans le domaine de la poésie. Quant à l'ombre de personnages derrière un écran transparent, elle évoque un parallélisme de deux univers différents évoqués dans chaque livret. Cela confère au diptyque une vision cinématographique. Les lumières subtiles d'**Anne Poitevin** participe pleinement au récit de ces histoires, ajoutant une touche encore davantage poétique.



la musique classique,
vivante

JOURNAL

par Alain Cochardl
le 30 mars 2021

www.concertclassic.com/article/quand-le-diable-frappe-la-porte-en-avant-premiere-au-15e-festival-musica-nigella-offenbach

« QUAND LE DIABLE FRAPPE À LA PORTE » (OFFENBACH/SCHOENBERG) (STREAMING) – UNE SIMPLICITÉ ACCOMPLIE – COMPTE-RENDU

Lors du 15^e Festival Musica Nigella, on avait pu découvrir en avant-première une version mise en espace de « Quand le diable frappe à la porte », couplage aussi inattendu que convaincant des *Trois baisers du diable* d'Offenbach, « opérette fantastique » de 1857, et de *Von Heute auf Morgen* (Du jour au lendemain, 1930), l'unique opérette de Schoenberg.(1) C'était le 25 octobre, trois jours avant l'annonce du deuxième confinement ... On espérait alors qu'au fil des semaines la situation sanitaire s'éclaircirait et permettrait les représentations programmées à l'Athénée marseillais. Las !, comme toutes les salles de spectacles, la maison Louis Jouvet demeure fermée au public. Chanteurs et musiciens y étaient toutefois bien présents il y a une quinzaine de jours pour une captation de la nouvelle production lyrique de l'Ensemble Musica Nigella. L'Athénée la rend gratuitement accessible sur son site du 5 au 11 avril. Un superbe cadeau – auquel vous pourrez répondre, si vous le souhaitez, par un geste en direction de la cagnotte mise en place par Musica Nigella.

Les noms des chanteurs présents en octobre au Festival ne changeant aucunement, on ne se faisait guère d'inquiétude sur le plan vocal – avec raison ! L'attente allait plutôt du côté de la mise en scène, celle d'Alma Terrasse, jeune artiste au parcours déjà riche dans le domaine théâtral qui signe ici son tout premier spectacle lyrique. D'évidence son nom ne devrait pas tarder à se répandre auprès des directeurs d'opéra à l'affût de talents nouveaux. Avec ce diptyque Offenbach/Schoenberg – deux partitions moins éloignées qu'il n'y paraît car elles content l'une comme l'autre une histoire de couple – elle parvient un à résultat pleinement accompli. De l'atmosphère pyrénéenne et rustique du Offenbach à celle d'une chambre conjugale dans la Vienne de Freud, son travail, très finement réglé, séduit par la simplicité des moyens – Elsa

Ejchenrand à la scénographie, Elisabeth de Sauverzac aux costumes et Anne Poitevin aux lumières méritent bien des éloges – et la capacité à toujours agir en plein accord avec le mouvement de la musique.

Pas un temps mort au cours d'un spectacle qui bénéficie de l'énergie d'une équipe parfaitement soudée. Avec l'étonnant renversement induit par le passage du Offenbach au Schoenberg, Mélanie Boisvert (Jeanne/la femme) et Antoine Philippot (Gaspard/le mari) demeurent toujours aussi remarquables de justesse psychologique, et d'aplomb face aux chausse-trapes rythmiques du Schoenberg. On n'est pas moins conquis par le talent d'Odile Heimbürger, les talents plutôt car elle ajoute à la fraîcheur vocale une maîtrise de l'archet qui lui permet d'entrer avec beaucoup de liberté le rôle de Georges le violoneux chez Offenbach. Benoît Rameau est aussi parfait sur le mode « bon gars » dans le Jacques des *Trois baisers* qu'en ténor dragueur chez Schoenberg. Délicieux enfant de Marie Roth.

Quant à Takénoni Némoto, qui a signé avec l'art qu'on lui sait en ce domaine la réduction des parties orchestrales, il dirige les musiciens de l'Ensemble Musica Nigella avec précision, sens des timbres et attention incessante au plateau. Ces qualités ajoutent beaucoup à la cohérence et à la réussite d'un spectacle dont la dimension chambriste n'est pas le moindre des charmes.

Vivement que ce « Diable » puisse tourner dans des salles pleines et se faire applaudir comme il le mérite !

« Quand le diable frappe à la porte » - Offenbach : *Les Trois baisers du diable* & Schoenberg : *Von Heute auf Morgen* – Paris, Athénée Théâtre Louis-Jouvet. Capté les 11 et 12 mars 2021 ; diffusion sur le site de l'Athénée du 5 au 11 avril 2021 // www.athenee-theatre.com/

Spectacles en ligne : de “Faust” à Offenbach, le diable prend ses quartiers à l’opéra

Sophie Bourdais

Publié le 02/04/21

<https://www.telerama.fr/musique/spectacles-en-ligne-de-faust-a-offenbach-le-diable-prend-ses-quartiers-a-lopera-6852648.php>

D’un côté, à l’Opéra Bastille, Tobias Kratzer revisite malicieusement le “Faust” de Gounod, vocalement éblouissant. De l’autre, à l’Athénée, “Quand le diable frappe à la porte” fait dialoguer Offenbach avec Schönberg. Deux œuvres à savourer en streaming.

La sécularisation du monde occidental, lieu de naissance et d’expansion du genre opératique, n’y fait rien : sur les scènes lyriques, le diable continue d’agir comme s’il était chez lui. Parce que la notion de péché et la menace de la damnation éternelle ne suffisent plus à effrayer les foules, les metteurs en scène ont dû faire évoluer ses atours et ses arguments. Mais sa capacité de nuisance reste (quasiment) intacte, ce qui en fait un personnage à haut potentiel dramaturgique. La preuve en deux spectacles, montés et filmés à quelques semaines d’intervalle, et rattrapables en streaming.

.....

Au Théâtre de l’Athénée, qui aurait dû proposer début mars un diptyque lyrique intitulé *Quand le diable frappe à la porte*, [et en propose la captation du 5 au 11 avril](#), la metteuse en scène Alma Terrasse a pris une autre option : ne pas signer de pacte avec la modernité et monter, avec une simplicité charmante (pas vraiment de décors, quelques accessoires, des jeux de lumière et d’ombres chinoises), *Les Trois Baisers du diable*, de [Jacques Offenbach](#). Créée en 1857, cette opérette fantastique en un acte

n'a évidemment pas les mêmes ambitions que le *Faust* de Gounod, mais l'on se demande si Gaspard, l'esprit malin qui tente d'y séduire une brave ménagère pyrénéenne, n'aurait pas pris des leçons auprès du Kaspar du *Der Freischütz* de [Weber](#), avant d'en donner au Méphistophélès de Gounod. Préfigurant de deux ans Marguerite (et la [Castafore](#) bien après), l'honnête Jeanne découvre de mystérieux bijoux à sa fenêtre, succombe à la tentation de les essayer, et, grisée, entonne un air de soprano à peine moins virtuose que la célèbre valse de Gounod (« *Ah ! Je ris / de me voir si belle / en ce miroir* »). Heureusement pour Jeanne, Gaspard n'est qu'un sous-fifre, un pauvre diable réduit en esclavage par Satan, qui a promis de lui rendre son âme s'il obtenait trois je t'aime de la part d'une femme vertueuse ne vivant pas à Paris (sinon ce serait trop facile, grince le livret d'Eugène Mestépès). Il n'en reste pas moins tout à fait effrayant sous ses dehors carnavalesques, dans ses tentatives de recours à l'agression sexuelle, au chantage, au rapt d'enfant et à l'intoxication par l'alcool, et même si la résolution finale, passablement sulpicienne, paraît vraiment datée, on ne peut s'empêcher de ressentir du soulagement quand Gaspard s'en va au diable.

Un démon dans l'inconscient

La tension ne retombe pourtant pas tout de suite. Car ce drôle de spectacle conçu par Takénoiri Némoto et son ensemble [Musica Nigella](#) fait dialoguer deux univers a priori sans rapport l'un avec l'autre : après Jacques Offenbach, voici Anton Schönberg et son unique opéra, l'atonal *Von Heute auf Morgen* (en VF : « Du jour au lendemain »), créé en 1930 et situé dans la chambre d'un couple viennois. Ici le démon se tapit dans l'inconscient des personnages, et notamment dans la tête du mari (chanté, comme Gaspard mais avec un caractère bien différent, par le baryton Antoine Philippot) : rentré d'une soirée, où il a flirté avec une ancienne condisciple de son épouse, il se déclare fatigué d'une vie conjugale routinière et sans éclat. L'épouse réplique par une démonstration habile (et cinglante), qui fait apparaître les malheurs auxquels peut exposer la réalisation de certains rêves inconsidérés. Comme Jeanne, à qui la relie une sorte de sororité morale, cette femme de tête est interprétée par la soprano Mélanie Boisvert, qui accomplit ainsi un double tour de force : convaincre aussi bien dans le rôle « léger » que lui prête Offenbach que dans l'accaparante et bavarde partition de Schönberg, où elle chante sa partie comme si elle coulait de source, tout en dédoublant sa personnalité.

D'émouvantes marionnettes

Est-on si loin d'Offenbach ? Diaboliquement convaincante, la double transcription de Takénoiri Némoto utilise pour les deux pièces le même petit orchestre de cinq interprètes (dont un pianiste) jouant douze instruments, et les mêmes voix, le ténor Benoît Rameau et la soprano colorature Odile Heimburger se montrant tout aussi talentueux et transformistes qu'Antoine Philippot et Mélanie Boisvert. Chaque couple est pourvu d'un enfant, campé par une émouvante marionnette. Mais ce sont surtout deux divertissements empreints de gravité : certes, on y joue la comédie, mais tout pourrait, à chaque fois, très mal tourner. Comme dans le *Faust* de Gounod, où la défaite de Méphistophélès s'avère si coûteuse pour tous les protagonistes, en l'absence de dimension rédemptrice, qu'elle ne saurait prétendre au statut de *happy end*.

TT "*Quand le diable frappe à la porte*", de Jacques Offenbach et Arnold Schönberg, filmé au Théâtre de l'Athénée. 2h. À voir du 5 au 11 avril [sur le site du théâtre](#).



Un diptyque Offenbach-Schönberg inédit à l'Athénée

Le 5 avril 2021
par Michèle Tosi

<https://www.resmusica.com/2021/04/05/un-diptyque-offenbach-schonberg-inedit-a-lathenee/>

Associer Offenbach, le musicien du Second Empire, et Schönberg, le moderniste, en présentant leur opéra bouffe respectif en un diptyque : c'est le défi que se donne le chef Takenori Nemoto non sans avoir au préalable transcrit ces deux formats d'une heure pour un effectif de cinq instruments (Schönberg était coutumier du fait). Et force est de constater que le binôme fonctionne !

Il n'y a pas de diable dans *Von Heute auf Morgen* (« D'aujourd'hui à demain ») d'Arnold Schönberg ; mais le désir amoureux et la tentation circulent comme chez Offenbach. Un couple, au sortir d'une soirée, se retrouve dans sa chambre, l'homme et la femme s'avouant leur flirt respectif, elle avec le chanteur, lui très émoustillé par l'amie et caressant le projet de « liberté conjugale », histoire de faire « moderne ». Piquée au vif, la femme, qui ne l'entend pas ainsi, quitte la scène en chemise pour réapparaître dans des tenues aussi sexy qu'extravagantes, jouant l'épouse moderne devant un mari rendu jaloux et vite reconquis. L'échangisme n'aura pas lieu et la Modernité (d'aujourd'hui à demain) repassera...

Dans *Les trois baisers du diable*, Gaspard doit obtenir de Jeanne, et avant minuit, qu'elle lui dise trois fois « je t'aime » sans quoi il perdra son âme... Tandis que son mari est retenu à l'auberge, Jeanne cède aux avances de Gaspard le maléfique, transfigurée par les bijoux et les robes de soie du marchand diabolique... avant qu'elle reprenne ses esprits et repousse la tentation : au final, deux héroïnes qui triomphent, toutes deux incarnées avec brio par la soprano canadienne [Mélanie Boisvert](#) aux côtés de ses trois partenaires. Si leur apparence mute d'une mise en scène à l'autre (celle, très économe d'Alma Terrasse), le personnage de l'enfant-marionnette, muet chez Offenbach et bien éveillé chez Schönberg (rôle parlé) reste le même.

L'opérette fantastique de [Jacques Offenbach](#) écrite en 1857 est « un petit Faust » comme on le dit de *L'Histoire du soldat* de Stravinsky auquel il est fait directement allusion, à plusieurs reprises et au gré de citations (des clins d'œil du transcripteur sans aucun doute...). Georges, le bon petit soldat, a lui aussi un violon – Odile Heimburger rayonnante, qui joue et chante sur scène ! C'est d'ailleurs lui (et la Vierge) qui sauveront Jeanne de l'emprise du diable. Le rouet, seul élément de décor sur le plateau, devant lequel Jeanne chante un premier air bien scandé, évoque Marguerite. D'autres références faustiennes se lisent dans l'ouvrage. Le personnage de Gaspard est le faux ami, qui a pactisé avec le diable comme le Kaspar du *Freischütz* (1821) de Carl Maria von Weber. Sa grande scène avec Jeanne, dont il n'obtiendra que deux « Je t'aime » est l'acmé de l'ouvrage, la magie des lumières aidant. Aisance scénique et voix vaillante du baryton [Antoine Philippot](#) qui parvient à ensorceler sa victime le temps d'une valse. La soprano chante alors son « air des bijoux » (deux ans avant celui de Gounod) : la voix est agile et les aigus fort jolis. Le ténor léger [Benoît Rameau](#) incarne quant à lui un mari falot et incrédule. Son duo avec Gaspard (« Le Jurançon est sur la table »), devant la taverne où il sera retenu, est son plus bel air de bravoure.

Si les cinq instruments en fosse (violon, violoncelle, flûte, clarinette et piano) très en verve sous le geste de Takenori Nemoko, n'ont qu'un rôle d'accompagnement ou de doublure chez Offenbach, ils s'immiscent davantage dans la trame vocale chez Schönberg, participant étroitement à la dramaturgie.

Le décor contemporain est, là encore, réduit à l'essentiel : un grand lit blanc et un téléphone pour cette satire pointant les effets néfastes du temps et de la mode. L'écriture « durchkomponiert » de Schönberg (conçue dans un flux continu) sert de près le texte allemand, celui de Max Blonda, alias Gertrud Schönberg (l'épouse du compositeur). Conçu en 1928, l'opéra bouffe – le seul opus véritablement léger et gai du maître viennois – n'en est pas moins dodécaphonique, à l'écriture très/trop exigeante avec ses rythmes de danse stylisée et ses couleurs acidulées que la réduction instrumentale drastique de Takenori Nemoto n'adoucit pas. La voix de [Mélanie Boisvert](#) éminemment véloce prend une couleur straussienne idéale qui se joue d'une ligne vocale virtuose. [Antoine Philippot](#)/le mari n'est pas en reste, souvent sollicité dans son registre aigu et assumant les écarts d'un parlé-chanté très capricieux. Lorsque le téléphone sonne, c'est le second couple, que l'on devinait, muet, en fond de scène, qui entre dans la chambre, découvrant un mari et une femme plus unis que jamais, avec leur enfant qui s'est réveillé. Le quatuor vocal qui s'ensuit est une page étonnante, une strette finale un rien éprouvante pour les voix (le ténor est un peu en retrait) emmené par les aigus lumineux de Mélanie Boisvert. Sa voix parlée à la fin de l'opéra, et surtout celle de l'enfant – « que signifie la modernité, maman? » – n'est pas sans évoquer la dernière page de *Wozzeck* du disciple Alban Berg.

Paris. Théâtre de l'Athénée. 11-III-2021. « Quand le diable frappe à la porte ». Jacques Offenbach (1819-1880) : Les trois baisers du diable, opérette fantastique sur un livret d'Eugène Mestépès. Arnold Schoenberg (1874-1951) : Von heute auf Morgen, opéra bouffe en un acte sur un livret de Max Blonda (version pour cinq instrumentistes de Takenori Nemoto). Mise en scène Alma Terrasse ; scénographie Elsa Ejchenrand ; costumes, Élisabeth de Sauverzac ; lumières, Anne Poitevin. Jeanne, la femme, Mélanie Boisvert ; Georges, l'amie, Odile Heimburger ; Jacques, le chanteur, Benoît Rameau ; Gaspard, le mari, Antoine Philippot ; l'enfant, Marie Roth ; Ensemble Musica Nigella ; Direction et transcription : Takenori Nemoto

Spectacle enregistré sans public et diffusé à partir du 5 avril sur le site de l'Athénée



2 avril 2021

Quand le diable frappe à la porte de l'Athénée

Associer dans un même spectacle Jacques Offenbach et Arnold Schoenberg, comment dire... voilà une drôle d'idée. Le premier (1819 est connu pour ses grands moments de jambes en l'air – nous parlons bien sûr du French Cancan dansé sur le *Galop infernal* de son opéra bouffe *Orphée aux Enfers*. Le second (1874-1951) est LE compositeur de la modernité, inventeur du [dodécaphonisme](#) qui est l'art de composer de la musique captivante tout en prouvant que l'on sait compter jusqu'à 12. Avec *Les Trois Baisers du diable*, Offenbach signe en 1857 un opéra fantastique dans lequel Gaspard essaye de corrompre la chaste et pure femme de Jacques. Le plus rare *Von Heute auf Morgen*, écrit par Schoenberg en 1929 sur des textes de sa femme Gertrud est le récit d'une soirée de fantômes... échangeistes. Comme quoi, entre Schoenberg et Offenbach, le plus coquin des deux n'est pas forcément celui qu'on croit ! Ce premier opéra dodécaphonique de l'histoire est un bijou, tant dans sa musique que dans son texte. « Que nous reste-t-il de ce monde, sinon rêver un peu » écrit Gertrud Schoenberg... L'Athénée Théâtre Louis-Jouvet et l'Ensemble Musica Nigella vous proposent d'assister à la captation de ces deux petits ouvrages lyriques réunis sous le titre *Quand le Diable frappe à la porte*.

Wanderersite

le 5 avril 2021

par Claire-Marie Caussin

Dyptique inattendu à l'Athénée

Encore un spectacle qui n'aura malheureusement pas vu le jour en présence d'un public : « Quand le diable frappe à la porte » s'annonçait pourtant comme une belle occasion de découvrir deux œuvres qu'on entend rarement, et jamais ensemble – car représenter sur une même scène *Les Trois baisers du diable* d'Offenbach et *Von Heute auf Morgen* de Schönberg ne va a priori pas de soi. Il s'agit ici, nous indique le programme, d'associer ces deux opéras en un acte « pour mieux observer les circulations secrètes de l'amour et du désir » ; « Du Paris de 1857 à la modernité viennoise des années 1930, se tissent des liens dramatiques et musicaux entre fantastique et imaginaire ». Si l'on voit quelques similitudes quant à l'intrigue, on n'irait personnellement pas jusqu'à dire que les œuvres se répondent – l'amour et le désir y portant sur des objets radicalement différents et les compositeurs leur accordant une place tout à fait différente. L'ensemble n'en est pas moins réussi, notamment grâce à la mise en scène d'Alma Terrasse, très bien pensée et efficace. Il convient également de saluer le travail de transcription du chef Takénori Némoto, qui a adapté les deux partitions pour un effectif de cinq instrumentistes, sur douze instruments (flûte, piccolo, flûte en sol, clarinette, petite clarinette, clarinette basse, saxophone, violon, alto, violoncelle, piano, harmonium).

« De force ou de gré je crois, allait épouser le diable... »

Avec *Les Trois baisers du diable*, Offenbach reprend un matériau fantastique déjà presque galvaudé à son époque, mais il en tire une opérette qui ne manque pas d'agréments : les vies de Georges (un jeune violoniste) ainsi que de Jacques et Jeanne (un couple de paysans parents d'un petit garçon) basculent suite à l'apparition d'un personnage diabolique, Gaspard, qui pour sauver son âme doit convaincre Jeanne de lui répéter trois fois qu'elle l'aime. Gaspard use alors d'un stratagème bien connu pour la séduire : il fait apparaître un coffret à bijoux et de riches vêtements, puis transforme la maison en un magnifique palais. La jeune femme se laisse séduire un moment mais se reprend juste avant de prononcer le troisième « je t'aime » ; Gaspard enivre alors le mari et enlève l'enfant pour la convaincre de céder à ses avances. Mais grâce à l'intervention de Georges, Jeanne résiste, l'enfant est sauvé, minuit sonne et le diable vient reprendre Gaspard.

On se doute bien que malgré le sérieux du sujet, le compositeur s'amuse des topoï littéraires et musicaux dont regorge l'intrigue – et si Gounod n'avait pas encore composé son air des bijoux, le « ça reluit, ça m'éblouit » d'Offenbach aurait bien pu en être une parodie. Alma Terrasse joue de ces stéréotypes, coiffant Jeanne d'une tresse blonde et la montrant assise au rouet dès son apparition en scène ; Gaspard de son côté, tout de noir vêtu, ne manque jamais d'interpeler le « public » et d'entrer en connivence avec lui. Un peu démon, un peu vampire, c'est un personnage que le baryton Antoine Philippot construit et nourrit par une gestuelle très particulière : Gaspard est avant tout un corps, qui se plie, se gratte, et sort mille et une choses de ses poches. Il danse même, avec Jacques, et le comique de l'œuvre repose en grande partie sur ses épaules. C'est d'autant plus important que le décor est extrêmement dépouillé – un sol jaune, une toile de fond sur laquelle des ombres peuvent apparaître, un tabouret – et qu'à peine quelques accessoires viennent l'agrémenter ; et si la part diabolique est très marquée à travers le personnage de Gaspard, le pan religieux est réduit à une lumière blanche, qui remplace la statue de la vierge Marie

à laquelle Georges et Jeanne s'adressent parfois. La mise en scène – comme la partition d'Offenbach – s'intéresse moins au combat entre le bien et le mal qu'à l'intrigue qui se joue au sein du foyer entre la très sage Jeanne, le naïf et joyeux Jacques, l'amoureux Georges, et le mi-maléfique mi-comique Gaspard.

L'ensemble est réussi grâce à une mise en scène qui ne s'appesantit jamais, et Alma Terrasse a bien fait de ne pas surcharger la direction d'acteurs de détails ou d'accessoires. Lisible, vive, cette production bénéficie également des talents de violoniste d'Odile Heimburger – l'interprète de Georges – qui joue réellement du violon sur scène : un élément qui participe à la caractérisation du personnage et au fait que le spectateur y adhère. La soprano lui donne également une juvénilité à la fois dans ses attitudes, sa démarche et les dialogues parlés qui fonctionne très bien. Vocalement, c'est surtout Mélanie Boisvert (Jeanne) qui tire son épingle du jeu avec un timbre rond et dense – c'est aussi le rôle le plus favorisé par la partition –, les autres interprètes trouvant moins l'occasion de mettre en valeur leurs qualités vocales ; mais tous réalisent une belle performance scénique à l'image, comme on l'a déjà évoqué, du Gaspard d'Antoine Philippot ainsi que du Jacques de Benoît Rameau qui en est l'exact opposé, tout en naïveté et en maladresse. L'enfant quant à lui prend les traits d'une marionnette, très expressive, dirigée par Marie Roth – qui tiendra le même rôle dans *Von Heute auf Morgen*.

L'adaptation de la partition réalisée par Takénoni Némoto pour les cinq musiciens de l'Ensemble Musica Nigella est tout à fait pertinente parce qu'elle n'est pas une simple réduction pour piano, à laquelle il aurait ensuite ajouté d'autres instruments : le chef joue sur les timbres, façonne le son, travaille sur les couleurs voulues par Offenbach. On ne peut pas nier que la musique perd de son brillant, de sa vivacité, d'un peu de son impact dramatique aussi dès lors qu'elle n'est pas servie par un orchestre plus large ; en revanche on ne perd pas le lyrisme que le compositeur aime à déployer, et on ne passe pas à côté de quelques très belles phrases dont il a parsemé l'œuvre.

« Ces choses-là changent du jour au lendemain »

Changement radical d'atmosphère (visuelle et auditive) avec *Von Heute auf Morgen*, opéra dodécaphonique en un acte composé par Schönberg en 1928–29 sur un livret de son épouse Gertrud Schönberg (qui l'a signé sous son pseudonyme Max Blonda).

On retrouve la même structure familiale que dans *Les Trois baisers du diable* puisqu'ici encore il s'agit d'un couple – « le mari » et « la femme » – et d'un enfant ; mais la question de l'amour et du désir se pose sous une forme radicalement différente dans les deux œuvres. Chez Offenbach, le désir était de deux types : la convoitise par Jeanne de biens matériels, et l'amour très timide de Georges pour la jeune femme. Mais ils n'étaient pas les moteurs de l'intrigue : la première était une tentation disons accidentelle, causée par les provocations de Gaspard, et le second n'avait pas d'impact dramatique majeur. Quant à la relation du couple Jeanne/Jacques, elle ne donnait pas lieu à un traitement psychologique particulier – ce n'était pas au cœur du livret.

Von Heute auf Morgen est au contraire un huis-clos tout entier construit autour d'un couple marié : un couple qui s'ennuie, et qui apparemment ne s'aime plus, ou s'aime moins. « Le mari » et « la femme » rentrent d'une soirée ; il lui raconte avoir flirté avec « l'amie », elle lui raconte avoir flirté avec « le chanteur », et c'est là que l'action bascule : si la femme est blessée, le mari est jaloux et ne peut pas croire que son épouse ait pu plaire à un autre homme, qu'elle ait pu être séduisante aux yeux d'un autre. Le livret s'ouvre sur la question du désir (celui qui n'existe plus au sein du couple et cherche un objet extérieur) et suit ses métamorphoses : car tout le développement dramatique est celui du retour du désir du mari pour sa femme, piqué par ses provocations et ses séductions – « Qu'est-ce qu'il m'arrive, aujourd'hui je suis amoureux de ma

femme » disait la chanson. *Von Heute auf Morgen*, c'est le désir mimétique mis en musique ; et si « l'amie » et « le chanteur » raillent ce couple marié et amoureux, beaucoup trop vieux jeu à leur goût, le mari et la femme ne leur prêtent pas attention.

Le désir est ici représenté, scénographiquement, par un lit qui occupe le centre de la scène. Une malle, un téléphone, une table avec quelques bouteilles viennent compléter le plateau, mais c'est autour du lit conjugal, où l'amour et le désir se nouent ou se dénouent, que la direction d'acteurs se concentre et que le regard du spectateur est appelé par un jeu de lumières. A l'inverse, « l'amie » et « le chanteur » sont relégués dans l'ombre, au fond de la scène. Alma Terrasse fait d'eux des figures de tentation – la chanteuse en body noir et talons hauts, le ténor retirant sa chemise. C'est donc eux « Le diable qui frappe à la porte », pour reprendre le titre du diptyque. S'ils viennent rompre le huis-clos pour le spectateur, ils ne le rompent pas pour le couple, qui reste à son dialogue et poursuit la confrontation. La metteuse en scène propose une belle évolution, une belle construction dramatique servie de plus par les très beaux costumes d'Elisabeth de Sauverzac – qui ont particulièrement leur importance dans l'intrigue.

Mélanie Boisvert et Antoine Philippot incarnent remarquablement le mari et la femme, qui plus est avec une diction impeccable. Ils trouvent tous les deux une forme de naturel dans l'émission qui permet qu'on adhère entièrement à leur interprétation, que l'on croie à ce couple et à l'histoire qu'ils nous racontent. Odile Heimburger et Benoît Rameau trouvent ici des emplois tout à fait différents des rôles de Georges et de Jacques dans *Les Trois baisers du diable*, mais ils s'y révèlent parfaitement convaincants.

L'Ensemble Musica Nigella se montre très à son aise dans la musique de Schönberg, l'effectif réduit permettant sans doute aux musiciens de mieux allier les timbres entre eux, d'être particulièrement en cohérence dans la recherche de couleurs. Ne pas avoir un orchestre complet dérange moins ici que chez Offenbach parce qu'on retrouve les déploiements et les ruptures de la musique de Schönberg.

Ce *Von Heute auf Morgen* est donc décidément une très belle conclusion à ce diptyque, disponible durant quelques jours seulement (du 5 avril à 20h, au 11 av